
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE
ITINÉRIANT

DU 14 AU 26 NOVEMBRE 2016

BERTRAND SCHEFER



Crédit photo © Claire Mathon/POL

L'auteur :

Né en 1972 à Paris, Bertrand Schefer est philosophe de formation. Il consacre ses premiers travaux à la redécouverte de textes fondateurs de la Renaissance italienne sur l'origine des arts visuels.

Il est aussi écrivain, scénariste, et acteur. Son premier roman, *L'Age d'or*, paraît aux éditions Allia. Son premier long-métrage, *En ville*, coréalisé avec Valérie Mréjen, est présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 2011.

Pensionnaire à la Villa Médicis en littérature puis à la Villa Kujoyama en cinéma, il revient à Paris avec un roman sur la disparition, *Cérémonie*, publié chez P.O.L. en 2012 et deux courts-métrages documentaires tournés à Tokyo.

Il vient de publier, *Martin*, aux éditions POL, « *une magnifique variation sur le thème de l'empêchement* » (A. V, *Le Monde des Livres*, février 2016).

BIBLIOSIAPHIE :

- ◆ *L'Âge d'or*, roman, Éditions Allia, 2008
- ◆ *Cérémonie*, roman, Éditions P.O.L, 2012
- ◆ *La Photo au-dessus du lit*, roman, Éditions P.O.L, 2014
- ◆ *Martin*, roman, Éditions P.O.L, 2016

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Cérémonie*, roman, Éditions P.O.L, 2012

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



L'homme enferme la main de la femme dans la sienne et mime le geste d'écrire. Il l'aide à tracer quelques mots, les derniers qu'elle écrira, ils le savent. Plus tard, l'homme se rappelle avoir acheté un costume et longuement marché avec un ami à travers les rues et les jardins publics. Mais la cérémonie proprement dite, il s'en souvient à peine. Il revoit mieux le moment qui a suivi immédiatement dans une maison près de Paris où tout le monde s'était réuni. Il sait qu'il part ensuite de longs mois à Rome, où il est souvent allé avec la femme, il y a longtemps. Il refait leur parcours. Sa mémoire retrouve d'anciens sillages de sa présence. Et un jour, à force de guetter et de chercher, l'image qui échappait revient.

Écrit à la première personne, ce récit retrace le parcours d'un homme confronté à la disparition d'un être aimé. Jamais nommée, cette femme, on le comprend au fil des pages, n'est autre que sa propre mère. Sidération de la mort, amour inexprimé, vie perdue et retrouvée devant l'afflux des sensations présentes et le chaos de la mémoire. Par la transmission initiale d'un geste d'écriture, une cérémonie se déroule, contaminant chaque geste de la vie, chaque situation, chaque image, chaque mot. À l'aune de la mort, la vie est tout entière cérémonie.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Libération*, 5 avril 2012, par Claire Devarrieux

Bertrand Schefer déplie les détails du deuil

Un jeune homme, ou un homme jeune, au cours d'une de ces méditations et remémorations que la proximité du deuil rend d'une netteté sans pareille, se revoit traversant le Luxembourg, avec l'ami des pires et des plus belles années de la vie, « ces années que nous avons à la fois malmenées et adorées ». Le genre d'années velléitaires résumées par un « *il faut s'y mettre* » incantatoire, dix ans à écouter de la musique et ne rien faire, qui viennent de s'écouler, s'écrouler, « *parce qu'un jour comme celui-ci, comme on nous l'a dit et comme on ne l'a pas cru, c'est aussi cela qu'on enterre et qu'on voit s'évanouir sur nos visages* ». C'est le jour où il enterre sa mère.

A aucun moment du monologue intérieur, Bertrand Schefer, l'auteur, ne dit qu'il s'agit d'une mère, du faire-part d'un fils. Le lecteur le comprend après la cérémonie, laquelle n'a pas de place dans le souvenir. *Cérémonie* est constitué d'une limaille d'instant et de sensations aimantée par la conscience d'un garçon affreusement triste, affichant sans doute l'air du malheur indifférent. Dans le texte, il ne se plaint pas, il enregistre, sur un rythme ample, classique. Il s'achète un costume prince de galles - sans doute n'avait-il rien à se mettre pour les obsèques - , en compagnie de l'ami des jours rendus soudain anciens par l'événement, la mort.

Puis nous le retrouvons dans la maison près de Paris, plus exactement le jardin pelé où la famille se réunit pour boire et ne pas parler de la défunte. Un frère qui fume le cigare, un oncle aviné, une cousine, des grands-parents défunts dont l'existence revient à la surface pour l'occasion. Enterrement de l'une, enterrement de l'autre, affleurement d'un passé colonial dont la disparition achève de se concrétiser dans une collection de bibelots, tout ce qui reste d'un héritage partagé de manière sordide, comme cela arrive parfois. Par le jeu des quatre coins de la parentèle, on comprend de quelle nature est le lien entre la femme disparue et celui qui, détail après détail, inscrit en lui la perte.

Plus tard, dans une autre partie du livre, il part pour Rome afin de retrouver sa présence, remettre ses pas dans les siens, de la même manière qu'elle avait voulu, au cours de leur séjour, voir les rues de *la Dolce Vita*, et n'avait rien reconnu du film. Mais lui, oui, il y arrive, sa mère apparaît, il est récompensé de ses efforts, de son rituel mémoriel, après avoir attendu en vain plusieurs jours durant.

A la fin, pendant les six derniers mois, il lui achetait des journaux, des peignes et des coffrets de savons à l'eau de Cologne. A la première phrase de *Cérémonie*, il ouvre pour elle le cadeau qu'il lui a apporté : un stylo en or. Un stylo en or ? Ça n'existe pas, du moins, pas pour un garçon qui n'a pas encore la procuration sur le compte en banque, qui n'a pas encore l'argent du costume prince de galles, toutes choses que nous

apprenons pendant la traversée du Luxembourg, car pas de décès sans démarches, papiers, questions d'argent. «*Elle voulait noter des choses, des impressions surtout. Je lui ai trouvé un stylo en or et un carnet de moleskine noire qu'elle pourra garder sur sa table de nuit.*»

. Article publié dans *Le Monde des Livres*, 6 avril 2012, par Wajdi Mouawad

A titre particulier

Cérémonie, de Bertrand Schefer, se lit debout. En quatrième de couverture, une seule phrase : " *Une femme disparaît.* " Il aurait été possible d'y inscrire : " *Une femme meurt* ", puisque, dès les premières lignes, on saisit qu'il s'agit de cette disparition-là, l'ultime, qui ne donne à espérer aucun retour. L'ambiguïté est belle, mais elle est surtout juste, tant le narrateur, un " je " qui ne se prénommera pas, ne se fait pas d'illusion sur la mort et encore moins sur son au-delà. Opacité et néant nous attendent à l'écroulement. A partir de là, " je " sait que tout sera voué à la disparition : chair, mémoire, sentiments. *Cérémonie* est un livre poignard dont l'écriture se déploie, telle une lame effilée, stylet qui vous va droit au coeur, pour défaire la moindre idée de consolation. Rien ne viendra alléger le tourment sauf l'écriture même qui va s'employer à le dire. C'est un concerto pour voix seule qui chante la douleur de la perte et fait le pari que la beauté de sa musique saura engendrer le désir de vivre.

C'est un roman court. Cinq chapitres qui pourraient être vus comme autant de mouvements musicaux. Il n'y a aucun dialogue sauf les paroles rapportées par le narrateur lui-même ; ce qu'on lui dit, ce qu'il répond. Cela accentue l'écho de cette voix seule qui monte et redescend, s'arrête aux détails avant de s'ouvrir vers les paysages, les ciels et les humains s'activant autour d'un buffet ou d'un magasin de vêtements. Elle se déploie avec des phrases longues, circulaires, et habilement tournées, pour ne jamais perdre l'oeil du lecteur entraîné en de longs travellings. Cinq chapitres que j'ai eu envie, instinctivement, de nommer " *La disparition* " ; " *La préparation* " ; " *La cérémonie* " ; " *La mémoire* " ; " *La douleur* ". Ce ne sont pas là des titres qui appartiennent à l'auteur, mais ils me sont venus à moi, à mon regard de metteur en scène, tant la lecture de ce roman a éveillé le désir de l'entendre dans la voix d'un acteur.

A voix haute

L'oralité est puissante. Saisissante. On a envie de lire à voix haute ces pensées qui se déroulent en une longueur vertigineuse. En même temps, il ne s'agit nullement de théâtre car on est bel et bien dans le jardin du roman et cela se devine à la manière chevronnée avec laquelle Schefer cherche à imprimer, mot après mot et rythme après rythme, un style, une forme, à ce qui, au fond, peut se révéler être un fait divers de la vie domestique : une femme meurt, un homme dit sa douleur. Or l'art avec lequel l'auteur travaille sa phrase donne à cette histoire presque dépressive sa luminosité et sa joie.

(...) L'auteur de *Cérémonie* est un pianiste, sans aucun doute. Un romantique en exil du romantisme. Cela apparaît surtout dans la quatrième partie, à mon cœur la plus bouleversante, où l'auteur erre dans les rues de Rome. On le sent à la recherche de la littérature elle-même. A une manière de raconter, de dire, qui saurait être différente, où la phrase pourrait enfin s'élever, quitter sa structure, pour atteindre autre chose. Mais s'élever, elle ne le peut. La langue est langue ; mais elle peut essayer, et cette tentative, que l'on appelle l'écriture, et qui, à la fermeture du livre, reste en suspens dans notre esprit, donne à ce petit roman toute sa grandeur.

. Article publié dans *Elle*, 23 février 2012

Une écriture élégante, une histoire à déchiffrer entre les lignes, la vie et la mort qui coexistent dans la même phrase ... Un roman habité et mystérieux sur l'amour d'une mère.

◆ *Cérémonie*, roman, Éditions P.O.L, 2012

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Que voit-il, cet enfant, sur la photo accrochée au-dessus du lit ? Et pourquoi le conduit-on, à l'âge de huit ans, dans une chambre inconnue pour le mettre devant cette image sidérante ? S'il veut aujourd'hui retrouver cette scène si longtemps occultée, doit-il la rejouer pas à pas, mot à mot, image par image ? Et pouvoir alors espérer en comprendre le sens, en mesurer la portée. Il faut être tranchant, parfois brutal. Le narrateur constate que quelque chose ici ne peut pas être « écrit », mais plutôt « photographié ».

Il avance par blocs dans l'obscurité de son passé : une image, du noir, une image, un battement de paupière : fixer les étapes de ce trajet sans retour avant d'oublier à nouveau. Il s'avance en ligne droite, progressant dans le couloir qui conduit à la chambre où se trouve la photo, au rythme d'un travelling qu'on appellerait hitchcockien, avec son vertige et ses accélérations qui préparent la violence du choc retrouvé.

Il revoit le décor et les personnages qui entourent cette apparition : la chambre d'enfant d'où sa mère le fait sortir pour traverser Paris en bus, le déjeuner chez son amant où elle l'emmène, le huis clos électrique entre eux trois devant la photographie accrochée au-dessus de son lit.

C'est toute son enfance qui ressurgit dans la vitesse de ce seul épisode. Non seulement son enfance, mais toute sa vie depuis qui se dessine en creux dans les replis de cette scène primitive. De ce jour-là, il emportera une image où le plaisir est à jamais lié à la peur. Et beaucoup de questions sur la folie et la mort qui traversent nos vies. Mais s'il y revient aujourd'hui, c'est qu'il peut désormais voir autrement ce qui irriguait tous ces gestes. Et s'il devait mettre un nom dessus, il dirait : une histoire d'amour qui sans cesse recommence.

Extrait de presse :

. Article publié dans *Libération*, 5 avril 2012, par X. H.

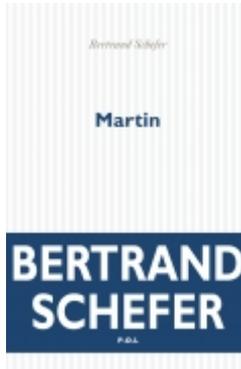
Avec ce court livre, écrit d'une traite, Bertrand Schefer se confronte à son passé : une sidérante image, vue alors qu'il avait 8 ans.

Le plus douloureux n'est peut-être pas ce qu'on ne nous a pas dit. Ce qu'on nous a caché. Ces secrets de famille, ces histoires sans paroles. Bien sûr, les mots tus, forment de lourds nuages prêts à éclater. Mais le silence, comme un vent d'altitude, les éloigne. Les pousse loin de nous. Non, le pire, c'est plutôt ce dont on ne se souvient pas. Qui existe pourtant et qui fait en profond, comme une poche blanche, un abcès insidieux. On a même oublié qu'on avait oublié.

Bertrand Schefer vient d'écrire un livre très court, un récit éprouvant, magnifique, écrit dans l'urgence d'une image revenue qu'il ne faut plus laisser à nouveau échapper. Qu'a-t-il donc vu enfant dans l'appartement du jeune amant de sa mère où elle l'avait traîné pour un improbable déjeuner ? Il n'avait pas bien vu ou pas bien regardé. Avec le souvenir étrangement ressurgi, voilà qu'il découvre après bien des années que son angoisse a vraiment un visage.

◆ *Martin*, roman, Éditions P.O.L, 2016

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :



Bertrand Schefer, qui est aussi cinéaste, a longtemps travaillé sur le scénario d'un film dans lequel il voulait raconter l'histoire d'un cher ami d'enfance qui s'était peu à peu coupé du monde et vivait en marge de la société, errant sans domicile fixe et sans travail. Son destin hantait Bertrand Schefer et sa figure grandissait en lui avec les années, absorbant ses forces. Il vivait avec ce qui était devenu comme un double obscur, une part d'ombre qui le dévorait de remord et de culpabilité.

Grâce au cinéma il espérait en finir avec ce fantôme et se libérer du passé. Le film n'a pas pu se faire, mais de cet échec est sorti un texte, ce récit d'un homme hanté par un double dont la figure et les choix de vie radicaux ont fixé à jamais l'époque de la jeunesse. Entre le temps de l'éloignement et celui du retour, le narrateur retrace sous la forme d'un rapport factuel, comme pour donner de la réalité à sa mémoire trouée, l'histoire réelle et fantasmée d'une amitié fondatrice.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Libération*, 6 janvier 2016, par Claire Devarrieux

Tous les récits pourraient s'appeler *Mon Combat*, comme l'autobiographie torrentielle du Norvégien Karl Ove Knausgaard, dont le troisième tome, *Jeune Homme*, paraît chez Denoël le 14 janvier. Mais les combats personnels et vitaux, dans la littérature française, quand ils sont livrés par un écrivain comme Bertrand Schefer, engagent le maximum d'émotions dans le minimum de pages. Le temps passe à toute vitesse, d'ailleurs il est déjà passé. Dans *Martin*, à la fin d'une première partie grosse comme le poing, le narrateur compte sur ses doigts les décennies « *qui défilent* ».

Hôpital psychiatrique. Ils étaient deux amis, Martin et lui. A partir de « *1975 ou 1976* », la première année d'école maternelle, jusqu'au bac, ils sont dans la même classe. Comme l'un, Martin, est fils unique, tandis que l'autre a un frère plus grand, et comme ils habitent dans la même rue, l'un au 8, l'autre au 10, ce n'est rien de dire qu'ils vivent ensemble. Ils ne se quittent pas.

Un mot, quand même, sur cette rue : il s'agit de la rue de Buci, en plein Quartier latin. Dans ces années-là, ce n'est pas le luxe garanti, puisque la famille de Martin vit dans une seule pièce - Serge et Marianne, les parents, génération Mai-68, et lui, leur fils. Mais l'adresse est en soi pétrie de romanesque et de références. Au 10, l'adresse du narrateur, il y a une chambre de bonne en plus de l'appartement. C'est une chambre

que Théodore de Banville - qui habitait là avant de déménager rue de l'Eperon, toute proche - a passée à Arthur Rimbaud. Le narrateur y a vécu, puis, à son tour, il a laissé la place à Martin. Il n'est pas Banville, mais il appartient, via le cinéma - deux films, au cœur du livre, ont pour sujet le destin de Martin - au monde artistique.

Martin n'est pas Rimbaud, mais lui aussi va disparaître, et sans doute a-t-il été génial, comme parfois les adolescents. « *Il n'écrit pas. Sa vie n'est pas une œuvre, seulement un long, un interminable désœuvrement inconscient.* » A ce moment-là, nous savons que Martin est psychiquement très atteint, qu'il n'a trouvé sa place nulle part, ni chez sa mère quand elle devient veuve, ni dans un hôpital psychiatrique parce qu'il ne veut pas être enfermé. Martin est devenu SDF.

Ajoutons ceci : « *Martin est l'arrière-petit-fils d'un grand écrivain français. La ressemblance entre eux, sur les photos, est frappante. Même regard, même front, même bouche. C'est une figure tutélaire qui plane autour de lui.* » Bertrand Schefer ne l'explique pas, mais cet environnement appartient au livre. Une partie de l'étonnante profondeur de champ du texte - très court, maîtrisé et pourtant mystérieusement inquiétant - vient de cet héritage indirect, de cet air qui ne se respire qu'à Paris.

Mouvements contraires. Martin raconte l'histoire d'un fantôme. Pas pour s'intéresser à lui, car la psychologie n'a pas de prise, mais pour s'en défaire. Le narrateur s'accroche à Martin absent, avec ce que la métaphore implique : en découdre, mais aussi rester prisonnier de qui vous tire en arrière. Il a peur d'être l'autre, tout en choisissant pourtant de le représenter, voire de le remplacer à l'enterrement de son père.

Au début, ils forment un « *nous* » actif. De « *nous jouons* » à « *nous abusons* », la jeunesse a lieu, s'achève. Ils se ressemblent. Puis leurs mouvements sont contraires. Le narrateur veut se fixer, Martin dérive. Martin est arrêté dans une immobilité mortifère, le narrateur parvient à s'arracher à l'échec, à la hantise du double, à progresser. Il réussit. *Martin* est une réussite.

. [Article publié dans *Le Monde des Livres*, 4 février 2016, par Avril Ventura](#)

« *Une histoire qui ne parvient pas à s'écrire* » : cette formule du narrateur de *Martin* résume parfaitement l'intrigue du nouveau roman de l'écrivain, traducteur et cinéaste Bertrand Schefer. Au mitan de son existence, un homme se penche sur ses années de jeunesse et sur la figure de son ami d'enfance, Martin, ce presque jumeau qui le suivit toute sa scolarité et auquel ses professeurs et ses camarades l'associaient invariablement.

Des premières prises de drogue à l'émergence des idéaux artistiques et idéologiques, les deux garçons ne se quittent pas, jusqu'aux années de fac, où Martin se marginalise et prend ses distances (une scène de tir dans la forêt revêt alors une portée symbolique, premier point de bifurcation au propre comme au figuré : sous le choc de la

déflagration, les deux adolescents s'enfuient dans des sens opposés). Dès lors, la figure de son ami perdu hante le narrateur, qui envisage un temps de lui consacrer un film. « *Hanter* » est bien le terme adéquat tant Martin, recroisé à de rares occasions, semble n'être plus que l'ombre de lui-même : quand il n'est pas interné en hôpital psychiatrique, il erre dans les rues. Mais plus le narrateur cherche à saisir l'objet de son obsession, plus celui-ci lui échappe.

Imperméable à l'existence

Jamais loin et toujours fuyant, en perpétuel mouvement mais figé dans une jeunesse révolue, il semble que Martin soit imperméable à l'existence. Or comment raconter quelqu'un sur qui la vie n'imprime aucune trace ? C'est là que réside toute la puissance de ce récit porté par une langue fluide et épurée, d'une grande limpidité.

Le texte de Bertrand Schefer ne met pas seulement en scène un subtil jeu de miroirs entre le narrateur et son double : Martin est notre revers à tous, cette part obscure de nous-mêmes que nous essayons de dissimuler et que la littérature nous contraint à regarder en face. Le projet du film, tout entier construit autour de ce motif insaisissable et entêtant, échoue de commission en commission.

Avant d'être le récit d'une troublante amitié, *Martin* est en effet une magnifique variation sur le thème de l'empêchement : empêchement de la mémoire d'abord, chez le narrateur, qui peine souvent à rassembler ses souvenirs ; empêchement de la parole, qui sans cesse se dérobe. Incapacité à saisir l'autre par les mots, mais aussi incapacité à se formuler soi-même (la parole de Martin est toujours hésitante, presque inaudible – et lorsque sa voix émerge enfin et que le narrateur tente de la fixer en l'enregistrant sur son téléphone, c'est pour perdre finalement l'enregistrement).

Incapacité à créer, enfin, puisque *Martin* est encore une passionnante réflexion sur les pouvoirs et les limites de la fiction – de cinéma et de littérature, mais aussi celle que l'on se fait de notre propre vie et de celle des autres.

« Martin » est une magnifique variation sur le thème de l'empêchement. Ainsi le narrateur croit-il entendre Martin le sommer d'« *arrêter de se raconter des histoires* ». Pourtant, si, dans un premier temps, c'est la force d'attraction qu'exerce le personnage de Martin sur le narrateur qui retient notre attention, à y regarder de plus près il semble que les jeux de pouvoir s'inversent : tant et si bien qu'on finirait presque par se demander si ce n'est pas le narrateur et son désir de fiction qui auront fini par perdre définitivement Martin.

La fiction exige bien des sacrifices. Le plus souvent, on pense à ceux de l'auteur, plus rarement à ceux des hommes et des femmes qui ont croisé sa route et qu'il s'est attaché à transformer en personnages, à faire entrer en littérature, quel qu'en soit le prix.

. Article publié dans *Elle*, 12 février 2016, par Anne Diaktine

Martin est un récit qu'on offre les yeux fermés, alors même qu'on le lit les yeux bien ouverts, et d'une traite, en dépit de l'émotion qui submerge. Ensuite, on le relit. Le récit tient, ou nous tient. Il est toujours aussi réussi. Dense et intense, sobre sans sécheresse, d'une simplicité lumineuse alors même que les sensations en jeu sont complexes. Pourquoi ? parce qu'on connaît tous, sans doute, un Martin. Quelqu'un dont la trajectoire brisée nous hante.

Martin est l'histoire d'un échec. Un enfant grandit, le meilleur ami de l'auteur, son double. De leurs 3 ans jusqu'au bac, ils sont dans la même classe et habitent dans la même rue. Ils n'ont ni frère ni soeur, ils se retrouvent l'un dans l'autre. Martin est un adolescent brillant, les deux amis en jettent et intimident. Puis, sans raison explicable, Martin se délite et délite tous les liens. Le hasard permet, parfois, de retrouver Martin, mendiant, déjà SDF, quand il n'est pas à l'hôpital psychiatrique.

Année après année, martin relie la petite bande par son absence. Disparu, il devient sujet de conversation, avant d'être le point aveugle d'un documentaire. Pendant plusieurs années, Bertrand Schefer tente, lui aussi, de concevoir un scénario sur Martin, qui est rejeté par diverses commissions et, de plus en plus factice, à chaque réécriture.

Ce faisant, dans le désastre de ce film qui n'aboutit pas, il s'abîme, se précarise, autre manière dangereuse de rejoindre Martin. Au-dessus de l'appartement de la mère de Bertrand Schefer, une chambre de bonne où Rimbaud logea, avant d'en être expulsé pour tapage nocturne, comme martin le fut quand il y habita. Martin n'est pas Rimbaud, mais le mystère de sa vie est le même : celui de tous les adolescents qui se fracassent à l'orée de l'âge adulte.

. Article publié dans *La Croix*, 19 mai 2016, par Patrick Kéchichian

C'est l'histoire d'une amitié et de son échec, non programmé mais comme destinal. Martin est un enfant éveillé, intelligent, aimable. L'auteur de ce bref récit est son ami. Nous sommes à Paris, dans le Quartier latin, au milieu des années 1970. Le souvenir de Mai 68 est encore vivace, porté par les jeunes parents, qui le conservent, le perpétuent à leur manière.

L'adolescence arrive vite, transition vers l'âge adulte, avec ses choix, ses directions, son nécessaire ancrage dans la vie matérielle, ordinaire. Le siècle en est alors à sa dernière décennie. Autour de Martin, il y a un cercle d'amis ... Mais Martin est justement de moins en moins au centre. Insensiblement, il se déporte vers la marge, s'absente.

Il devient clair qu'il est comme happé par un désir de fuite perpétuelle. Et bientôt, il sera impossible à rejoindre, à rattraper. « *Alors un silence s'est installé, en moi avec lui, et un couvercle a été scellé sur son fantôme, tout a été nié en bloc de la vie d'avant ...* » C'est ce lourd silence que raconte Bertrand Schefer, avec une sobriété poignante. « *Je m'accroche à lui.* » Tout ce qu'il peut faire pour aider Martin, il l'a fait, ou voudrait le faire, comme ce film ... En vain. L'égarément, la folie sont plus forts. La psychiatrie est impuissante. Le regard porté par l'auteur sur son ami d'enfance est intense, lucide, désolé, mais sans pathos : cela trahirait la noblesse – une noblesse de catastrophe – de Martin.

Des interrogations naissent, qui restent sans réponse. Celle-ci, très simple, tragique: « *Je ne comprends pas pourquoi il a peur du dehors, lui qui vit dehors.* » Et à la fin, ce constat que Bertrand Schefer a la bouleversante honnêteté de faire « *Sa vie n'est pas une œuvre, seulement un long, un interminable désœuvrement inconscient.* »

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE